

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'écrivain et son double autobiographique

Gérard Etienne, *Le Nègre crucifié*, Montréal, Balzac, coll. « Autres Rives », 1994, 150 p.

Madeleine Gagnon, *Les cathédrales sauvages*, Montréal, VLB, 1994, 160 p.

Vincent Nadeau, *Rivière des Outaouais*, Sudbury, Prise de Parole, 1994, 126 p.

José Leclerc

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, J. (1994). Compte rendu de [L'écrivain et son double autobiographique / Gérard Etienne, *Le Nègre crucifié*, Montréal, Balzac, coll. « Autres Rives », 1994, 150 p. / Madeleine Gagnon, *Les cathédrales sauvages*, Montréal, VLB, 1994, 160 p. / Vincent Nadeau, *Rivière des Outaouais*, Sudbury, Prise de Parole, 1994, 126 p.] *Lettres québécoises*, (75), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Gérard Étienne, *Le Nègre crucifié*, Montréal, Balzac, coll. «Autres Rives», 1994, 150 p., 24,95 \$.

Madeleine Gagnon, *Les cathédrales sauvages*, Montréal, VLB, 1994, 160 p., 18,95 \$.

Vincent Nadeau, *Rivière des Outaouais*, Sudbury, Prise de Parole, 1994, 126 p., 17 \$.

L'écrivain et son double autobiographique

On n'ose plus parler d'«écriture de la mémoire» : l'expression, à force d'être citée par les commentateurs pour masquer la panne d'idées, est devenue un cliché. Écriture et mémoire formeront pourtant toujours un couple primordial.

RÉCIT
José Leclerc

«D E TOUS LES VOYAGES LITTÉRAIRES, l'autobiographie est sans doute le plus risqué», écrit Madeleine Gagnon dans ce très beau livre que sont *Les cathédrales sauvages*. On sait comment les Jean-Paul Sartre (*Les mots*), Marguerite Yourcenar (*Souvenirs pieux*), Georges Perec (*W ou le souvenir d'enfance*), Marguerite Duras (*L'amant*) ont joué de ruse pour contourner le «risque». Quel écrivain n'est pas attiré par la «tentation autobiographique»? Peut-être parce que, comme l'a dit Perec, le génial auteur de *La vie mode d'emploi* (dont l'œuvre passa longtemps, passe encore pour celle d'un formaliste dépourvu d'affect, d'un pur producteur de langage), l'une des (quatre, selon lui) sources auxquelles s'alimente l'écriture doit nécessairement être l'autobiographie; incombe ensuite à l'écrivain une obligation d'invention formelle.

Ce sont des convictions que Gérard Étienne, écrivain d'origine haïtienne vivant aujourd'hui à Moncton, pourrait de toute évidence reprendre à son propre compte. *Le Nègre crucifié* fut publié pour la première fois en 1974, dix ans après l'exil de son auteur, puis fut l'objet d'une deuxième édition, «revue et corrigée», en 1989. Il s'agit donc de la troisième édition, cette fois «revue, corrigée et augmentée», d'un texte inspiré par l'horreur de la dictature duvaliériste.

Le chant du prisonnier

Duvalier n'est plus là. Les Haïtiens meurent toujours, accablés de misère, brisés par la torture. Et si le «problème haïtien» avait été réglé avec la chute de Duvalier, il serait resté la Chine, la Bosnie, le Rwanda, l'Algérie pour nous rappeler le règne pérenne de la barbarie. Voilà d'abord ce qui fait du réquisitoire de Gérard Étienne un livre intemporel, aussi nécessaire que les témoignages sur la Shoah.

Le Nègre crucifié est un texte politique, mais aussi un grand texte littéraire. Étienne a été arrêté et torturé pour la première fois à l'âge de quinze ans, et emprisonné de nouveau quelques années plus tard. *Le Nègre crucifié* est le récit halluciné de ces expériences à jamais traumatisantes. Mais plus qu'un témoignage, plus qu'une simple

description (qui seraient, certes, terriblement déchirants), ce livre nous fait entendre *de l'intérieur* la voix d'un narrateur torturé par des militaires sadiques. Sous les coups, sous la douleur insupportable, le personnage d'Étienne délire; l'écrivain nous fait pénétrer une conscience qui crache sa rage contre la tyrannie, contre ces nègres qui voudraient être des Blancs, contre ces Blancs qui appuient la dictature, contre l'humiliation, contre les rites vaudous, cet autre opium d'un peuple écrasé. Jusqu'au cri ultime :

Par un tour de magie, on me fait avouer. Oui, j'avoue que j'ai tué mon père. Il m'a séparé de moi-même et de mes camarades. [...] J'avoue que le monde est à ma dimension, que je peux le conquérir, faire le tour de la planète en une seconde; j'avoue que j'ai dormi durant huit mois dans la boue, que j'ai fait de la prison à seize ans, qu'un prisonnier a mis son gros sexe dans mon petit derrière et que j'ai saigné pendant des jours. [...] J'avoue être un salaud de nègre. J'avoue avoir juré sur la tête de mon père de changer de couleur quand les arbres deviendront des hommes et les hommes des bourriques.

L'innocence de l'enfance

À côté de l'écriture révoltée d'Étienne, les textes de Madeleine Gagnon et de Vincent Nadeau semblent mus par la sérénité, les joies simples de l'apprentissage et de la découverte du monde. Gagnon écrit une autobiographie à la fois vraie et fausse, ou plutôt un récit dont l'objet consiste à «rêver le livre comme on rêve sa vie». On croise ainsi Marie, Pauline, Magdalena, Lou Andréas Salomé... Quel rôle jouent-elles, ces femmes qui traversent le récit, ces femmes aux contours flous qui appartiennent à une autre histoire (telle Lou Salomé) ou, au contraire, formes tenaces qui font corps avec le récit, s'approprient la narration? Doubles fantasmés de l'auteure? Personnages imaginaires, peut-être venus de livres antérieurs?



Gérard
Étienne



Pour Madeleine Gagnon, écrire son autobiographie, c'est autant écrire le réel que retrouver et relater «le brouillage constant des pistes», les masques, les dissimulations derrière la fiction : l'écrivain est un menteur. Mais un menteur qui cherche la vérité :

Si tu es écrivain, honore ton nom. Honore ta signature. La signature d'un écrivain ou d'un savant est aussi importante que celle d'un commerçant. Tu ne peux pas plus faire de faux livres que de faux chèques. Quand ton nom est public, tu es responsable de toi et de tous ceux qui portent ton nom...

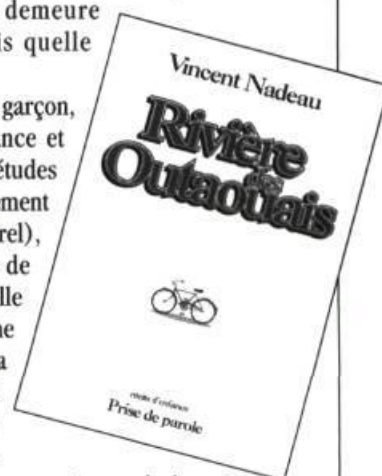
Parole de père. Injonction que les livres devront respecter. Il arrive à Madeleine Gagnon d'écrire somptueusement. Ce qu'elle fait ici, dans ce récit qui retrace la genèse d'un parcours d'écrivain.

Comment Vincent Nadeau, professeur de littérature à l'Université Laval, auteur de *La fondue* (l'Hexagone, 1991) et de *Nous irons tous à Métis-sur-Mer* (XYZ, 1993), en est-il venu, lui, à l'écriture ? Ce n'est pas *Rivière des Outaouais* qui dévoilera de grands secrets. Tout au plus apprend-on, dans un des quinze récits d'enfance (intitulé «Bibliothèque centrale») qui composent ce livre, que le jeune Vincent Nadeau a vite été fasciné par les livres. «Au point de vouloir en écrire

moi-même, un jour je l'admettrais, heureux, inquiet, impatient.» Et l'origine même de cette fascination demeure mystérieuse, suscitée «par je ne sais quelle conjonction des astres».

Nadeau recrée ici l'univers d'un petit garçon, avec tout ce qu'il comporte d'insouciance et d'incompréhension, de joies et d'inquiétudes (devant «une neige tombée» ou le mouvement des nuages, pour dire comme Jacques Brel), de peurs et de tendresses... L'écriture de Nadeau a la limpidité d'une pierre fine, elle n'a pas encore appris le tourment (on ne peut ici lui en faire reproche : Nadeau a l'écriture heureuse, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit insignifiante, comme d'autres l'ont alambiquée ou laborieuse).

Cette enfance «normale», sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais, apparaît néanmoins comme une expérience singulière. Ce serait donc là la plus grande force de l'écriture, de trouver quelque particularité à un itinéraire semblable à tant d'autres ? Bon sang mais c'est bien sûr. L'appropriation du langage, de la syntaxe est, n'en doutons pas, le plus personnel, le plus singulier des apprentissages. Et c'est bien là la plus grande des énigmes.



Foire du livre de Brive

jumelée avec le Salon du livre de Montréal

4•5•6 novembre 1994



Le train du livre
Le prix de la langue
de France
Le prix «12-17»
Franco-qubécois
(pour adolescents)

Renseignements:

Montréal :
Francine Bois

(514) 934-3264

France :
Bernard Martinat

(1) 46 33 90 90